

## Ce qui se détruit en nous

Mathieu Bélisle

Numéro 82, automne 2020

La pandémie, avant, pendant et après

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94679ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bélisle, M. (2020). Ce qui se détruit en nous. *L'Inconvénient*, (82), 25–31.

# Ce qui se détruit en nous

## Variations sur le déni de la mort

ESSAI Mathieu Bélisle

Je crois en effet qu'il y a une incapacité à voir le tragique, à envisager ce qui est en train de se détruire en nous. Je suis convaincu que quelque chose se détruit, ce qui ne veut pas dire qu'on ne pourra pas le surmonter. Mais ce n'est pas parce qu'on est indemne que tout va bien.  
Christophe Honoré, *Le Monde*, 4 mai 2020

L'énigme formulée par la phénoménologie est bien connue : si un arbre tombe dans une forêt mais que personne ne le voit tomber, l'arbre est-il vraiment tombé ? On pourrait en proposer la variante suivante en ces temps pandémiques : si une personne meurt dans un CHSLD sans que quiconque la voie mourir, cette personne est-elle vraiment morte ?

Si je pose cette question cruelle, c'est parce que je pense que la crise actuelle, loin de nous réconcilier avec la mort, est en train de nous en éloigner, qu'elle nous la rend toujours plus abstraite et irréelle, qu'elle confirme que nous ne sommes pas simplement en proie au déni de la mort, ainsi que

tant de sociologues et de philosophes l'ont constaté<sup>1</sup>, mais à ce que Giorgio Agamben a appelé « le déni du déni<sup>2</sup> ». Déni de la mortalité, certes, mais déni de ce déni : en apparence, la mort est là, partout dans les nouvelles, les autorités font chaque jour les décomptes, on présente des tableaux, des cartes interactives, on calcule les taux, le degré de létalité, on parle de tranches d'âge, de courbe à aplatir, on suit la progression du virus dans tous les pays grâce aux données rapportées en temps réel, et pourtant rien de tout cela ne nous amène à prendre la mesure de ce qui se passe vraiment. Nous agissons comme s'il n'y avait rien à comprendre, que la vie, la nature, le hasard, les dieux, ou que

sais-je encore, n'avaient rien à nous enseigner, qu'un jour viendrait où nous pourrions sortir de ce mauvais rêve, que les choses rentreraient dans l'ordre comme dans un film de Disney. « Ça va bien aller », c'était, au début, une manière sympathique de se donner du courage, un cri de ralliement qui rejoignait les petits et les grands. Mais le temps passant, ce mantra, affiché dans toutes les fenêtres en compagnie de jolis arcs-en-ciel célébrant l'arrivée des beaux jours, m'a donné la curieuse impression de participer au déni dont je parle. Il suffisait de voir les choses telles qu'elles étaient, et non pas telles que nous aurions voulu qu'elles soient, en particulier au Québec (l'un des pires bilans en Occident), pour reconnaître que ça n'allait vraiment pas bien.

Dans les faits, nous avons moins parlé de la mort que paniqué collectivement à la seule pensée de la mort. C'est comme si nous avions oublié qu'elle existait, que c'était notre lot commun, l'Épreuve qui nous attendait, et cette étrange découverte, qui avait toutes les apparences d'une blessure narcissique (l'édifice de notre prospérité était-il donc si fragile ?), nous l'avons immédiatement recouverte d'un immense voile pudique. Les appels à la mobilisation ne relevaient pas d'une lucidité retrouvée, ils participaient plutôt d'un grand spectacle visant à euphémiser le réel. La mort, c'était un mot, rien de plus, et voilà sans doute pourquoi les morts eux-mêmes, je veux dire : les personnes qui mouraient, nous n'en parlions pas, ils n'avaient ni nom ni visage, ils demeuraient sans histoire. Toutes ces morts n'étaient rien de plus que des données distribuées dans des courbes et des colonnes, lesquelles montaient et descendaient au fil des jours et des semaines, comme les cours de la Bourse et les prévisions de la météo. Si bien que, sans même qu'on y prenne garde, la mort s'est trouvée réduite au rang de simple phénomène statistique.

•

Bien des morts, depuis le début de cette pandémie, n'ont pas eu droit aux égards habituels, ils sont disparus sans qu'on puisse les célébrer à l'occasion de funérailles en bonne et due forme, comme s'ils s'étaient évaporés et que la souffrance, l'agonie, le deuil étaient soudainement devenus facultatifs, qu'il y avait désormais mieux à faire que de pleurer. Au plus fort de la période de confinement, les

personnes qui mouraient le faisaient dans une solitude et un anonymat encore plus grands qu'à l'habitude, presque oubliées, enfermées dans une chambre, avec le silence pour seul compagnon. J'ai vu un homme parler à son épouse en phase terminale depuis la pelouse de l'établissement où on la gardait. Il avait apporté sa chaise, des fleurs, elle lui faisait signe depuis sa fenêtre, ils échangeaient, à distance, leurs derniers mots, leurs derniers regards. Certains sont morts sans qu'on leur tienne la main, sans même une parole ; plusieurs étaient mal nourris et assoiffés, prisonniers de leurs excréments, ravagés par ce qu'on appelle pudiquement des plaies de lit. Même ceux qui étaient bien traités étaient condamnés à l'isolement complet. Ma grand-mère qui vit dans une résidence de Laval m'a raconté que, durant huit longues semaines, elle n'avait vu personne, je dis bien : *personne*, pas même une ombre. Ses déchets ménagers, elle ne pouvait pas même aller les porter dans la poubelle commune ; elle devait les déposer dans un sac sur le seuil de sa porte, en attendant qu'un préposé les ramasse, incognito, à l'heure fixée. Elle en avait vu d'autres, c'est vrai. N'empêche qu'elle avait dû « prendre sur elle », comme elle le disait, pour accepter le sort qui lui était réservé. Elle se rappelait encore l'épidémie de scarlatine de 1937, à Rawdon, alors que toute la famille Rivest avait contracté la maladie à l'occasion d'une veillée funèbre (à cette époque, on veillait les morts, couchés sur une table au milieu du salon où la visite défilait). Pendant quarante jours, parents et enfants s'étaient retrouvés enfermés dans la maison comme dans une arche tanguant au milieu de l'océan, en proie à la fièvre et aux vomissements, jusqu'à ce que le mal disparaisse aussi mystérieusement qu'il était venu et que chacun puisse regagner la terre ferme en remerciant le Ciel de l'avoir épargné.

Incidemment, la vaste majorité des personnes qui sont mortes durant la pandémie, la majorité de celles qui meurent encore, ont grandi dans les années 1920, 30 et 40, les années de la Grande Crise et de la Deuxième Guerre. Elles sont issues de cette période qu'on a appelée non sans mépris la Grande Noirceur, elles font partie d'une génération sacrifiée, qui a tout donné pour que ses enfants, les baby-boomers, ne connaissent jamais la misère qu'elle-même avait connue. Cette génération s'en est allée comme elle avait vécu, de la plus humble des manières,

sans rien demander, en goûtant à la même misère qu'elle avait connue au cours de sa jeunesse. Et si la disparition de tous ces gens nous a si peu émus, c'est probablement parce que les ponts étaient déjà coupés, que nous ignorions, ou faisons mine d'ignorer, qu'ils existaient encore. Ils habitaient des maisons de retraite mal entretenues, plusieurs d'entre eux ne recevaient jamais de visites, vivotaient dans des CHSLD auxquels on avait imposé l'austérité depuis déjà vingt ans, autant de milieux qui étaient tenus à bout de bras par des travailleurs mal payés, le plus souvent des femmes migrantes, chargées de prendre soin des « bénéficiaires ». On avait beaucoup parlé, ces dernières années, et avec raison, de l'importance de mourir « dans la dignité ». Et pourtant, quand on pensait à l'état de délabrement avancé des établissements chargés de veiller au bien-être des aînés, une telle formule avait quelque chose de terriblement vulgaire. En effet, comment ne pas vouloir mourir, et même le plus tôt possible, quand on était forcé de vivre dans une telle indignité ?

Un ami m'a fait remarquer que les morts partis dans l'indifférence souffraient du même désamour que le patrimoine, que les maisons et les églises se trouvaient dans le même état de ruine, comme si rien de tout cela, les vieilles personnes comme les vieux édifices, ne nous concernait, que rien ne méritait de survivre. Il fallait laisser les morts s'occuper des morts, c'était dans l'ordre des choses que le passé passe, et qu'on l'oublie (cette manchette de *La Presse* datée du mercredi 12 août 2020 semble, hélas, lui donner raison : « COVID-19 : dix décès oubliés ce printemps »).

•

Bien des endeuillés, veufs et veuves, proches et amis, ont dû se résigner à vivre l'épreuve de la perte chacun pour soi, en l'absence de tout soutien. Pendant plusieurs mois, en effet, les funérailles et visites au salon funéraire ont été interdites, certaines ont été reportées et attendent encore. Au plus fort du confinement, alors que je tentais tant bien que mal de donner mes cours à distance, de corriger des copies et d'assurer un suivi auprès de mes étudiants, j'ai perdu un bon ami, la jeune cinquantaine. Grand spécialiste de stratégie militaire et brillant

vulgarisateur, auteur de plusieurs ouvrages, il enseignait l'histoire depuis vingt ans au collège. Je m'arrêtais souvent à son bureau pour discuter, échanger une blague, m'enquérir d'un dossier. Je l'avais connu durant l'année où j'ai travaillé au syndicat. Lui y avait passé quinze ans à défendre ses collègues, à négocier des conventions, à régler des litiges, tout cela à même son temps personnel. C'était un colosse à l'œil rieur, un homme de peu de mots qui n'en faisait pas moins sentir sa présence, de mille et une manières, qui dégagait une assurance que tout le monde admirait. Ce bon ami n'est pas mort de la COVID, mais d'une rupture d'anévrisme. Alors qu'il joggait tranquillement, par un beau dimanche matin de mai, il s'est effondré aux abords du rang où il vivait dans une belle maison avec sa nouvelle épouse (ils s'étaient mariés trois mois plus tôt). Les secours appelés sur les lieux n'ont pu que constater l'irréparable : une hémorragie cérébrale venait de l'emporter, le verdict était sans appel. Je n'avais pas réalisé que la mort pouvait être aussi bête et méchante, je m'imaginais la mort comme une chose qu'on apprivoise peu à peu, qui s'insinue lentement et demande presque notre permission avant de faire tomber nos dernières défenses. Je l'avoue, c'est ainsi que je m'imagine mourir, entouré des miens, au terme d'une longue et belle vie, dans une maison où j'aurai pu faire mes adieux, où je me serai fait à l'idée de partir. Mais comment être sûr que les choses se passeront ainsi ? Pour mon ami, la mort a été d'une brutalité sans nom : une seconde il y avait un homme vivant, rempli d'idées et de projets, un homme que l'amour avait réconcilié avec la vie, et soudain il n'y avait plus qu'un corps inanimé, sans souffle ni pensée, effondré sous le soleil du printemps. La vie ne tenait qu'à cette petite veine idiote et capricieuse qui, ce matin-là, avait décidé d'éclater.

Cet ami décédé, nous avons dû le pleurer chacun de notre côté, sans la présence rassurante des collègues, sans la possibilité de partager notre peine autrement que par les quelques mots que nous échangeons par messagerie et sur les réseaux sociaux. Après quelques semaines d'un deuil abstrait, irréel, alors que la Santé publique commençait à lever ses restrictions une à une, j'ai eu le privilège de participer, en compagnie de quelques collègues, à une cérémonie intime

à la mémoire de notre ami. C'est sur le vaste terrain de leur maison de campagne, une vieille école qu'ils avaient rénovée jusqu'à en faire l'une des plus belles demeures du village, que sa veuve, aussi une collègue, nous a accueillis, par petits groupes, avec beaucoup de courage et de dignité. Devant l'urne et les photos placées à l'abri sous un auvent, des membres de la famille ont évoqué des souvenirs, parlé de sa passion pour l'écriture, héritée de son père, lui aussi professeur d'histoire. Puis sa veuve s'est avancée pour lire un hommage à son homme, elle a vanté son intelligence et sa bonté, a parlé de son amour du vin et des antiquités, évoqué les projets qu'ils caressaient, le pavillon qu'ils avaient prévu construire à l'arrière de la maison, les pays qu'ils devaient visiter. Chacun des auditeurs pleurait de son côté, à deux mètres des autres, règle parfaitement contre-intuitive, mais qui faisait partie des conditions imposées par la municipalité qui avait autorisé la tenue de l'événement. Nous maudissions intérieurement la vie qui avait pris un ami dans la fleur de l'âge, et nous maudissions la pandémie, qui nous condamnait à vivre tout cela sans pouvoir échanger accolades et embrassades, sans cette chaleur dont nous avons tant besoin, sans vraie catharsis. Je suis rentré chez moi ce jour-là en roulant un peu au hasard sur les petites routes de la Montérégie, décidé à me perdre, avec l'impression d'un vide immense, dont je ne savais pas bien s'il tenait simplement du deuil auquel je n'arrivais pas à me résoudre ou de l'absence d'un vrai rituel. Quelque chose en moi continuait de penser que mon ami n'était pas encore tout à fait parti, que son âme ou son esprit, que sais-je, attendait un signal qui n'était pas venu et ne viendrait peut-être jamais.

•

Durant cette pandémie, ce n'est pas tellement la mort qui nous a intéressés que la recherche éperdue d'un vaccin. Nous avons eu droit à une course effrénée entre les grandes nations, un peu comme celle qui avait mené les Américains sur la Lune à la fin des années 1960. Un jour, nous apprenions que les Chinois avaient trouvé une nouvelle molécule. Le lendemain, c'étaient les Russes qui annonçaient la mise au point d'un vaccin. Le surlendemain, une grande pharmaceutique américaine recevait des milliards de

dollars de la Maison-Blanche pour passer à la phase trois de la production d'un nouveau vaccin, les Chinois revenaient à la charge, on nous mettait en garde contre le danger de ne pas respecter les protocoles, et ainsi de suite. À l'heure où j'écris ces lignes, un milliard de doses viennent d'être achetées à la Russie, laquelle est accusée, comme d'habitude, d'avoir volé des informations aux Américains, qui ont eux-mêmes acheté tous les stocks de Remdesivir après avoir engrangé des quantités phénoménales d'hydroxychloroquine, dont on a finalement appris qu'elle était inefficace. Les plus optimistes parlent de l'arrivée d'un vaccin d'ici la fin de l'année, tandis que les plus pessimistes nous préviennent qu'il faudra nous habituer à vivre avec le virus pendant de longues années. Qui croire ?

Toute cette confusion génère bien sûr son lot d'inquiétudes et contribue à la montée spectaculaire du complotisme, cette maladie auto-immune de la démocratie qui apparaît désormais comme une menace presque aussi sérieuse que le coronavirus lui-même. Des prophètes youtubeurs entraînent leurs disciples dans un invraisemblable délire paranoïaque, au nom des droits et libertés, de la justice et de la vérité. Et c'est ainsi qu'il y a maintenant ceux qui espèrent un vaccin et ceux qui le redoutent, ceux qui comptent sur l'aide des autorités et ceux qui la combattent, ceux qui souffrent du coronavirus et ceux qui sont atteints du virus du soupçon généralisé. La quête de l'immunité est la grande affaire de notre époque : immunité contre toutes sortes de menaces, réelles ou imaginaires, présentes ou fantasmées, qui visent aussi bien le corps que l'esprit. Nous sommes habités par une tendance presque malade à protéger et à surprotéger, à prévenir et à prémunir – y compris nos enfants, de plus en plus anxieux et névrosés (mais comment pourrait-il en être autrement avec des parents aussi inquiets ?). Nous éprouvons un besoin toujours plus grand d'espaces protégés, purifiés, aseptisés. La même tendance se vérifie dans notre rapport au langage et à la pensée : nous voulons tout nettoyer, nous exigeons des lieux sécurisés, où la moindre menace, y compris la possibilité même de la menace, sera combattue avec vigueur. Avec pour résultat que chacun devient de plus en plus sensible au moindre inconfort, au moindre risque, toujours plus allergique à un danger dont

on s'est convaincu qu'il se trouve partout, à l'état potentiel. Les prophètes youtubeurs, presque toujours des individus en mal de reconnaissance et d'autorité, qui vouent un culte aux hommes forts (à ceux, du moins, qui se présentent comme tels, d'où leur défense inconditionnelle de Trump), ces prophètes, donc, offrent à leurs disciples l'illusion d'une maîtrise sur le monde, ils fabriquent des discours qui sont comme des abris.

Nous répétons depuis le début de la pandémie qu'une mort est une mort de trop, comme s'il était possible d'atteindre le stade du risque zéro. Je ne veux pas banaliser ni minimiser ce qui s'est passé, et se passe encore. Reste que cette formule est probablement l'une des plus bêtes qu'on puisse concevoir. Car la vérité que personne ne veut entendre, c'est que la vie est inconcevable sans le risque, que toute vie est un pari, un défi lancé à la mort, que si une mort est une mort de trop, eh bien, ce sont nous, pauvres mortels, qui sommes de trop. Bien sûr qu'il faut se battre et lancer des recherches pour trouver un vaccin, bien sûr qu'il faut prévenir, soigner, guérir, là n'est pas la question. Ce que je veux simplement mettre en évidence, c'est que les morts qui nourrissent actuellement les statistiques ne sont pas tellement différentes de toutes celles dont on ne parle jamais, qu'à l'heure actuelle nous faisons grand cas d'une chose pour ainsi dire banale, qui se produit tout le temps, que même quand il n'y a pas de pandémie des gens en parfaite santé attrapent toutes sortes de merdes, qu'ils en souffrent et en meurent. Les sociétés dites « avancées » sauvent des vies, c'est vrai, mais elles génèrent aussi leur lot de maladies et de morts, elles brisent des vies, détruisent au moins autant qu'elles créent. Faire un spectacle de la pandémie, la concevoir comme un événement de dimension planétaire, l'équivalent d'une révolution sans révolutionnaires, c'est créer un état d'exception qui permet de nous maintenir dans l'illusion que la mort elle-même tient de l'exception, qu'elle relève du « Tout Autre », qu'elle est l'équivalent d'une migrante qu'on peut refouler au-delà des frontières de la vie.

•

Je me demande parfois si la sortie de la sexualité hors du domaine du tabou n'a pas été compensée par l'entrée de la mort dans le domaine du tabou, si, à mesure que la

sexualité se voyait libérée, qu'il devenait possible d'en parler ouvertement et de la vivre sans complexes, dans son infinie diversité, ce n'est pas la mort qui se trouvait renvoyée dans l'espace du non-dit. Peut-être au fond sommes-nous aussi prudes, aussi mal à l'aise face à la mort que nos ancêtres l'étaient face au sexe, que Thanatos occupe la place laissée libre par Éros. Aujourd'hui, tout ce qui entoure la mort est abandonné aux mains d'une industrie qui s'arrange avec elle, qui fait tout pour qu'on ne voie ni ne sente rien, et les questions qu'elle génère sont généralement accueillies avec un silence gêné. Qu'est-ce que mourir ? Cela s'apprend-il ? Y a-t-il quelque chose qui survit au corps ? La souffrance sert-elle une fin ? Peut-on réussir sa mort comme on réussirait sa vie ? De telles questions sont suspectes, comme si elles relevaient de soucis venus d'un autre âge, comme si chacun devait désormais s'arranger avec elles sans le secours de personne. Peut-être l'entrée de la mort dans l'espace du tabou est-elle la première cause du déclin des humanités, de la mise au rancart de toutes ces grandes interrogations existentielles auxquelles la philosophie et la littérature se mesuraient comme à des énigmes sans cesse reconduites. Dans une société en quête d'immunité, la question du sens ne peut faire autrement que de démissionner. Car la question du sens a ceci de désagréable qu'elle révèle d'emblée nos insuffisances, nous laisse démunis, nous oblige à faire preuve d'une patience dont nous n'avons plus les moyens.

Je pense qu'il faut apprendre à accepter nos fragilités, à l'échelle aussi bien individuelle que collective, qu'il faut trouver le moyen de réintroduire la mort dans la vie. Il ne s'agit pas de revenir en arrière, de redevenir religieux, mais de reconnaître que le régime dans lequel nous vivons n'est pas moins autoritaire, pas moins exigeant que celui auquel se soumettaient nos ancêtres, que cette autorité, ces exigences s'exercent autrement, à propos d'autres enjeux. Le régime actuel a lui aussi des tendances obscurantistes : il s'emploie à nous cacher la vérité à propos de nous-mêmes et du monde dans lequel nous vivons. Oui, nous sommes des êtres faillibles et limités, oui, nous habitons un monde fini. Non, il n'existe rien de tel que la croissance illimitée, rien de tel que l'infiniment désirable et le désir infini – ce qui n'est pas la même chose que le désir de l'infini. Oui, le régime capitaliste libéral exploite nos fragilités, se

# LEMÉAC

Après *Bienvenue au pays de la vie ordinaire*,  
le nouvel essai de

**MATHIEU  
BÉLISLE**

.....  
en librairie  
le 7 octobre  
.....



Mathieu Bélisle

## L'empire invisible

Essai sur la métamorphose de l'Amérique



LEMÉAC

[www.lemeacediteur.com](http://www.lemeacediteur.com)



Canada Council  
for the Arts

Conseil des arts  
du Canada

Société  
de développement  
des entreprises  
culturelles

Québec



plaît à nous faire sentir coupables, inadéquats, nous incite à la comparaison, demande un rendement toujours plus élevé. Dans un tel régime, la faute ne se trouve plus, comme jadis, dans le fait de trop désirer, ou alors de nourrir des désirs interdits, mais dans le fait de ne pas désirer assez, de ne pas se montrer suffisamment désirable. « Mon père, j'ai péché, car je n'ai pas profité des soldes le week-end dernier. » « Ma mère, j'ai péché, car je n'ai pas perdu assez de poids pour revenir sur le marché amoureux. » « Mon frère, ma sœur, j'ai péché, car je n'ai pas rénové ma cuisine. » J'en viens parfois à penser que tous ces corps parfaits, toujours jeunes et beaux, en particulier ceux des femmes dont on use sans vergogne, qui semblent pouvoir jouir et faire jouir à l'infini, répandus partout dans l'espace public et à un clic de distance, sont ceux de nouveaux crucifiés. Il ne s'agit plus, comme les crucifiés de jadis, de nous rappeler notre finitude, mais de la nier, de nous faire croire que nous ne mourrons jamais.

•

Le hasard a voulu que je relise *Antigone* de Sophocle durant les premières semaines de confinement. Ma fille m'avait parlé avec enthousiasme de l'adaptation cinématographique de la réalisatrice Sophie Deraspe, et je me suis souvenu que j'avais déjà voulu enseigner la version de Jean Anouilh, écrite durant l'Occupation, sans pourtant m'y résoudre. Pour tout dire, le motif de la tragédie me semblait avoir mal vieilli. Bien sûr, il y avait ce besoin de révolte, et plus encore ce besoin féminin de révolte devant un ordre injuste (Ismène, sœur d'Antigone : « Il faut penser que nous sommes femmes, impuissantes à lutter contre des hommes, et que, soumises à ceux qui sont les plus forts, nous devons leur obéir, même en des choses plus dures »), mais je n'arrivais pas à bien voir en quoi le combat d'Antigone pour offrir à son frère Polynice un enterrement digne de ce nom en valait la peine. Car Antigone ne se contentait pas de se battre pour un mort, elle poussait l'audace jusqu'à vouloir donner sa vie pour un mort, une attitude proprement scandaleuse, pour peu qu'on y songe. Voilà sans doute pourquoi Deraspe avait choisi un nouveau motif de résistance pour son héroïne : dans son film, la jeune Antigone ne se battait plus pour que son frère soit enterré, mais pour qu'il puisse sortir de prison. Elle ne se battait plus

pour un mort, mais pour un vivant. C'était là un changement décisif, qui permettait de réactualiser la tragédie, un geste qui montrait bien que les morts n'avaient pas pour nous l'importance qu'ils avaient eue pour les Grecs.

Et pourtant, la pandémie a révélé l'étonnante actualité de la tragédie de Sophocle. Au début d'*Antigone*, la ville de Thèbes se remet à peine de la terrible épidémie de peste qui a ravagé sa population, et à laquelle Œdipe lui-même vient de mettre fin en se crevant les yeux et en se condamnant à l'exil. Ses deux fils, Polynice et Étéocle, se sont battus pour le contrôle de la ville, sont morts de la main l'un de l'autre, en pleine guerre civile. Créon, le frère de Jocaste, hérite d'un pouvoir dont il ne veut pas, avec le mandat de s'attaquer au désordre, de redresser une maison tombée en disgrâce. Toutes ses décisions sont prises dans le but de regagner la faveur des dieux, car ce qu'il craint par-dessus tout, c'est que l'épidémie de peste soit relancée, que la ville de Thèbes subisse une deuxième vague, encore plus meurtrière que la première. Voilà pourquoi le nouveau souverain décrète l'état d'urgence et suspend les libertés. Sa décision la plus difficile consiste à priver Polynice d'un enterrement digne de ce nom. Mais s'il agit ainsi, c'est qu'il le considère comme le responsable du désordre (il n'avait pas respecté le principe d'alternance devant permettre à Étéocle d'occuper le trône à son tour). Polynice représente l'ultime foyer d'infection morale, qu'il convient de sacrifier pour apaiser les dieux. Le cadavre du jeune homme devra traîner aux portes de la ville jusqu'à la décomposition, livré en pâture aux bêtes sauvages.

Cette décision, Antigone ne peut l'accepter : elle ne peut concevoir que l'âme de son frère soit condamnée à errer éternellement à la surface de la terre, qu'elle ne puisse rejoindre les siens dans le séjour d'Hadès. Et le débat qui a cours dans cette tragédie consiste à savoir si elle a raison de s'opposer au pouvoir en place. L'enjeu est donc de nature politique : il faut se demander si les intérêts de la cité doivent toujours passer devant ceux des individus, si les décisions que prennent les autorités sont justes par nature, si, en temps de crise, la concentration des pouvoirs entre les mains d'une seule personne est justifiée. Tandis que Créon fait de l'obéissance à ses ordres

un devoir patriotique, Antigone voit plutôt dans les décisions de son oncle le signe d'un abus de pouvoir. Créon redoute l'anarchie, et Antigone la tyrannie. Et on comprend, plus l'action progresse, que le souverain est allé trop loin, que dans son désir de prévenir le mal il a provoqué un mal plus grand encore : son fils Hémon, amoureux d'Antigone, s'enlèvera la vie sur la tombe de sa bien-aimée, avant que son épouse Eurydice se suicide à son tour. Créon découvre trop tard que les bonnes intentions ne suffisent pas, que son désir d'ordre a dépassé la mesure, que nul ne peut se rendre maître de la vie et de la mort.

Je vois dans la pièce de Sophocle une extraordinaire méditation sur les périodes de crise, où les gouvernements peuvent profiter de la lutte contre le chaos pour étendre leurs capacités de surveillance et de contrôle, où la peur peut devenir le nouveau moteur du pouvoir. Comment savoir, comme le redoute Agamben, si la peur de la maladie ne prendra pas le relais de la peur du terrorisme, comme pour mieux nous maintenir, encore et toujours, en état d'alerte maximale ? Si la tragédie mérite la relecture, c'est plus encore en raison de son motif central, que j'avais à tort jugé inactuel : l'œuvre rappelle que les périodes d'exception ne doivent pas nous dispenser de nos devoirs les plus élémentaires, que le mépris envers les morts conduit inévitablement à la destruction des vivants. ■

1. À ce sujet, il faut lire l'excellent entretien que la sociologue Céline Lafontaine a accordé il y a quelques années à mon collègue Ugo Gilbert Tremblay : « Souffrir et mourir au temps du libéralisme », *L'Inconvénient*, hiver 2017, n° 67.
2. Giorgio Agamben, « L'invenzione di un'epidemia », *Quodlibet*, 26 février 2020.